Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 10

Artikel: Le français d'à côté
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214560

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

chanson de Rocati ou *chanson de l'Escalade de Genève*, publiée en 1903, mettez les raves entières et non pelées dans une marmite, avec de l'eau et du sel : laissez-les cuire à gros bouillons jusqu'à ce qu'elles soient amollies, et servez chaud ».

C'était jadis une plaisanterie fréquente, à Genève, que de reprocher aux Savoyards leurs maigres repas de raves bouillies. Aussi l'auteur — ou les auteurs — du *Céquélaino* ne s'en font pas faute. La tentative de Charles-Emmanuel (1602) a piteusement échoué. On vient apprendre au duc que les Savoyards qui ont voulu escalader les murailles de Genève sont prisonniers. Le duc en est tout marri et confus. Le « Céquélaino » le fait parler ainsi :

« M'enfremeray tot solèt dian ma sanbra ;
La vergogne n'en sara pas se granda.
Faray fréma lè pourte du saté
Qu'on ne verra min de zor à traver.
Y que dedian ze faray pénitencé ;
De tranta zor ne mezeray pedancé
Segneu qui say quaque *rave u barbo*
Tremé de chu avoy dé zescargo. »

Ce qui signifie : Je m'enfermerai tout seul dans ma chambre ; la vergogne n'en sera pas si grande. Je ferai fermer les portes du château (de telle sorte) qu'on ne verra pas de jour à travers. Ici dedans, je ferai pénitence ; de trente jours ne mangerai pitance, *sinon que ce soit quelque rave au barbot*, crême de choux avec des escargots.

Les Savoyards prisonniers sont condamnés à être pendus. Ils sont 13, nombre fatal. Le maître des hautes-œuvres les exhorte ainsi :

« Vo vo saria mio trova du festin
Se vo n'étia pas venu tant matin.
Escousa don se vo n'i pas dé *ravé ;*
On vo baîa dé courde aprettayé.
. . . . . Lou corbay
Ein veisé za onna zoulia tropa
Que s'apreston à bin fére la goba,
Ein vo mezan e crieron : Cro ! cro !
Vo chuanti bin lé *ravé u barbo.*

Ou, en français :

Vous vous seriez mieux trouvés du festin, si vous n'étiez pas venu si matin. Excusez donc si vous n'avez pas des *raves*. On vous donnera des *cordes* apprêtées. Les corbeaux... en voici déjà une jolie troupe qui s'apprêtent à bien faire la gobée. En vous mangeant, ils crieront : « Cro ! cro ! vous sentez bien *les raves au barbot !* »

Les temps ont changé depuis et par ces périodes de restriction les *raves au barbot* auraient bien fait notre affaire. Les Genevois d'aujourd'hui, du reste, sont les premiers à célébrer l'excellence de la cuisine savoyarde.

MARC A LOUIS.

Le français d'à côté. — Le *Cri de Paris* s'est amusé à relever dans un annuaire suisse les indications suivantes :

Bâle, Grand Hôtel de l'U..., Hôtel le plus luxurieux de Bâle.

Zurich, Hôtel V..., Cuisine soignée exclusivement cuit de beurre frais.

Zurich, Hôtel M..., Salle de restaurant avec la bière courant du tonneau.

Bergun, (Grisons), Kurhaus B... Des poitrinaires à la poumonne ne sont pas acceptées.

Gersau Hôtel M... Chauffage central à eaux chaudes et aux poêles de carreaux.

Pas curieux. — Un pasteur, visitant une famille affligée, lui adressait des paroles d'encouragement et l'invitait à chercher ses consolations et son édification dans la lecture des Saints Livres :

— Instruisez-vous de la vie de nôtre Sauveur par de fréquentes lectures du Nouveau Testament.

— Oh ! bien, mossieu le pasteur, à vous dire vrai, on n'est rien tant pour ces nouveautés. L.

LE VERRE D'EAU DES CONFÉRENCIERS

Les conférenciers ont généralement sur leur table un verre et une carafe d'eau. Jusqu'ici je croyais bonnement que c'étaient là des armes contre la soif. Erreur ! m'apprend Francisque Sarcey dans une page écrite il y a une trentaine d'années, où il analyse un ouvrage du physiologiste italien Mosso, de Turin.

* * *

« J'ai appris dans ce livre, dit Sarcey, le secret d'un effet physiologique de la peur, dont j'ai longtemps été la victime. Voilà une vingtaine d'années que je fais des conférences ; j'ai fini par m'y habituer et par ne plus sentir, au moment de monter sur l'estrade, cette peur dont j'ai été galopé durant les dix ou quinze premières années. Et encore la retrouvé-je parfois, quoique moins intense, quand je change d'auditoire, quand je hasarde devant un public inconnu une conférence particulièrement scabreuse.

Cette peur s'accompagne de phénomènes que connaissent tous les orateurs et même tous les artistes dramatiques. Elle a reçu le nom spécial de *trac*. De ces phénomènes, deux sont particulièrement insupportables. L'un est un dessèchement singulier de la bouche ; la langue devient horriblement lourde à soulever, et elle cherche de tous côtés la salive qui lui manque. Nous autres conférenciers, nous avons la ressource du verre d'eau. Elle manque aux acteurs.

Je me souviens que Raynard, débutant au Gymnase dans la *Visite de noces*, avait demandé à M. Montigny d'ajouter aux accessoires un guéridon surmonté d'une carafe pleine et d'un verre d'eau. Au moment de dire sa grande tirade, il alla au guéridon, comme si c'était un jeu de scène convenu, se versa un grand verre d'eau et but. Peut-être sans cette précaution n'eût-il pas pu dire quatre mots.

Quand je vois un de mes confrères en conférence qui boit coup sur coup trois ou quatre gorgées, prononce quelques mots et revient à son verre, je sais ce que cela signifie, car j'ai passé par là, et je me dis : Toi, mon bon, tu as beau garder sur tes lèvres un sourire aimable et affecter une contenance résolue, tu te meurs de peur !

L'autre phénomène est plus délicat à exprimer : il précède le moment terrible de l'abordage. Je défie tout néophyte de la conférence, se rendant à pied au boulevard des Capucines, de ne pas s'arrêter deux ou trois fois en route. Cet effet de la peur est absolument incoercible.

Le professeur italien nous l'explique. Le moral n'a rien ou n'a que peu de chose à voir à tout cela. Les fonctions des glandes salivaires sont tout à coup arrêtées, et la vessie, par un mécanisme automatique, se contracte.

Voilà qui est bien ; mais comment le professeur de physiologie m'expliquera-t-il ce qui suit :

Supposons que, par colère de céder à une faiblesse, je prenne sur moi de résister aux effets de cette contraction. La sensation est très douloureuse jusqu'à la minute précise, où je m'assieds dans le fauteuil. Une fois là, tout besoin disparaît comme par enchantement; je retrouve la pleine possession de moi-même.

J'ai fait dix fois cette épreuve sur ma personne ; j'ai consulté plusieurs de mes confrères qui m'ont dit avoir répété cette expérience. Qu'est-ce à dire ? La vessie, qui se contracte sous l'influence de la peur, cesserait de se contracter juste au moment où la peur devrait être la plus forte ! La chose est peu probable.

Je n'ai point d'explication physiologique du fait. Mais, moralement, rien de plus simple. On pense à autre chose ; et cette autre chose, on y pense fortement, absolument. L'être se porte tout entier sur ce qu'on a à dire L'homme se ramasse pour ainsi dire en son cerveau. Les organes inférieurs n'existent plus pour lui.

J'avoue que cette explication n'est pas trop scientifique. Mais le professeur Mosso n'est-il pas lui-même amené plus d'une fois à reconnaître l'énergie des influences morales ?

En guerre, les blessés de l'armée victorieuse sont plus vite et plus aisément guéris que ceux de l'armée vaincue. C'est l'auteur lui-même qui le constate. Il est probable, sans doute, que l'armée victorieuse a plus de facilité pour soigner ses blessés que l'armée qui bat en retraite ou se sauve en déroute. C'est là une raison. Mais il y en a une autre avec laquelle il faut également compter. Le moral d'une armée victorieuse est plus allègre et plus résistant ; les soldats vaincus ont perdu courage et s'abandonnent.

A l'hôpital même, ceux qui sont soutenus par un moral énergique ont bien plus de chance de guérir que les trembleurs. M. Mosso cite l'exemple d'un malade que le chirurgien Porta était en train d'opérer ; le pauvre diable se mourait de peur ; et ce n'était pas cette fois une vaine métaphore, car il mourut au cours de l'opération. Le chirurgien jeta ses instruments au cadavre, en lui criant avec mépris : « Le lâche ! il meurt de peur ! »

Le professeur italien croit que la peur se peut guérir.

Eh ! la peur se corrige-t-elle ?

demandait le bonhomme. Oui, répond M. Mosso; et il donne quelques bons conseils. Il croit qu'en éclairant l'esprit on fortifie l'homme, en lui donnant plus de confiance en lui-même vis-à-vis du danger qu'il voit mieux et qu'il mesure plus exactement.

Tout cela est vrai, mais d'une généralité un peu vague. Tant que M. Mosso reste sur le terrain physiologique, il est incomparable. Mais son analyse morale est bien superficielle.

La peur a toujours les mêmes effets physiologiques. Mais il ne paraît pas se douter qu'il y a toutes sortes de peurs, comme il y a toutes sortes de courages.

La peur, comme le courage, ne varie pas seulement selon les caractères et les tempéraments des hommes, mais encore selon les objets qui l'excitent, selon les circonstances où elle se produit.

Il y a des peurs viriles ; il y en a de lâches. Elles ont les mêmes effets physiologiques ; Henri IV le savait bien, qui disait, en se voyant trembler à l'ouverture d'une bataille : « Ah ! misérable carcasse, tu tremblerais bien davantage, si tu savais où je vais te mener ! »

Pourquoi un héros de Reichshoffen tremble-t-il parfois à passer le soir le long d'un cimetière ? Pourquoi l'homme le plus intrépide est-il sujet à la panique ? Pourquoi tel a-t-il besoin de deux minutes de réflexion pour ravoir son courage, tandis que tel autre verra son courage fuir s'il prend le temps de la réflexion ? Pourquoi...

Tes pourquoi, dit le dieu, n'en finiraient jamais.

A ces pourquoi, la physiologie n'a point de réponse. Il me semble qu'un philosophe en aurait une. »

* * *

Mon ami Jean-Louis, à qui je passe les lignes ci-dessus, me dit :

— Tout cela est fort bien ; mais ni ton Francisque Sarcey ni ton physiologiste Mosso ne m'apprennent d'où vient la soif, quand on n'est pas sujet au *trac* des orateurs. Moi, que je parle ou non, je me sens sur la langue comme un perpétuel grain de sel. Mais je connais beaucoup de gens qui, sans avoir ce diable de grain, sont encore plus altérés que moi. La soif les prend à tout propos. Quand ils l'éprouvent au milieu d'amis que la vue d'une bouteille ne fait pas trembler, je l'appelle, moi, une inspiration, un don du ciel.

C. du R.

Une belle « maillée ». — Deux amis faisaient une excursion dans le vignoble, bien longtemps avant la guerre ; tout à coup ils s'arrêtent de-